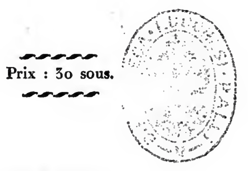
LE MARI INTRIGUÉ,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Par M. DESAUGIERS,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Impératrice, le 11 Novembre 1806.



Prix : 30 sous.

PARIS,

Chez Mad. MASSON, Libraire, Editeur de Pièces de Théâtre et de Musique, rue de l'Echelle, N°. 10, au coin de celle St.-Honoré.

1806.

PERSONNAGES ACTEURS.

DERVAL.	M. *Barbier.*
LAURENCE, épouse de Derval.	Mad. *Delisle.*
SAINT-REMY, jeune Peintre, ami de Derval.	M. *Clozel.*
FRONTIN, valet de Derval.	M. *Picard* jeune.
MARTON, suivante de Laurence.	Mlle. *Molière.*

Le scène se passe à Paris, dans la maison de M. Derval.

LE MARI INTRIGUÉ.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente un Salon richement décoré. La porte d'un Cabinet est à la droite de l'acteur. A la gauche est un secrétaire ouvert, avec papier, plume, etc.)

SCENE PREMIERE.

LAURENCE, MARTON.

MARTON, *(allant ouvrir la porte du cabinet)*
Quoi! ni dans ce salon ni dans ce cabinet?
Tout-à-l'heure pourtant je l'ai vu.

LAURENCE.

Quel sujet,
A dix heures du soir, hors de chez lui l'appelle?

MARTON.

Lui, rangé de tout tems . . . comme une demoiselle.
Car s'il pouvait passer sa vie auprès de vous,
Il le ferait.

LAURENCE.

Sans doute.

MARTON.

Et chez combien d'époux
Trouverez-vous, madame, un exemple aussi rare?
L'un étourdi, joueur, l'autre maussade, avare,
Epouvantent valets, parens, femmes, amis,
Et font fuir, en rentrant, jusqu'au chien du logis;
Mais de Monsieur Derval avez-vous à vous plaindre?
Aimable, prévenant, généreux, fait à peindre,
Il a tout. Il est bien un peu jaloux. Mais quoi! . .
C'est votre faute aussi . . . soyons de bonne foi.
Depuis près de trois mois que vous êtes sa femme,
Que n'avez-vous par fait pour éteindre sa flamme?

Froideur, distractions, mépris, réserve, humeur . . .]

LAURENCE.

C'était le seul moyen de m'assurer son cœur.

MARTON.

je ne vous comprends pas.

LAURENCE.

La froideur que j'affecte
Doit nécessairement lui paraître suspecte ;
Mais enfin son bonheur veut que j'agisse ainsi.
Lis, pour n'en plus douter, la lettre que voici.
Il l'écrivit, le jour de notre mariage,
A son oncle Dermont qui crut, en homme sage,
Devoir, pour mon bonheur, m'en faire l'abandon.
» Vous y verrez, ma nièce, une utile leçon,
» Me dit-il ; sur ces mots reglez votre conduite. »
Je promis d'obéir et je me vois réduite
A feindre avec Derval la froideur et l'ennui,
Quand mon plus doux plaisir est d'être près de lui.
Lis sa lettre.

MARTON, (*lisant.*)

« Enfin, mon cher oncle, je me marie . . . Tout » mauvais snjet que vous voulez bien me croire, une jeune » veuve dont la fortune est le moindre mérite, consent à » m'immoler sa liberté. J'aurais peut-être déjà renoncé à ce » mariage, sans les refus piquans qu'elle ma long-tems op- » posés, et je crains même que mon amour ne cesse avec » la résistance. Combattre et vaincre sont ma devise ; mais » la conquête d'une belle suffit pour me refroidir ; sa fidé- » lité m'ennuie, ses caresses me fatiguent ; et si, après notre » mariage, ma femme n'a pas l'esprit de pénétrer mon carac- » tère, et de s'y conformer, l'amour le plus tendre fera » place à la plus parfaite indifférence, et le jour qui dût » être le plus beau de ma vie, en sera peut-être le plus mal- » heureux. Mais, n'importe, ma destinée m'entraine. Puisse » l'amour qui a le privilège des miracles, en opérer un en ma » faveur ! »

LAURENCE.

Tu vois.

MARTON.

Monsieur craint nos caresses ;
Il faut le satisfaire . . . allons, point de faiblesses,
Madame, résistez à ce charmant vainqueur.
Notre fidélité l'eunuye ! . . aveu flatteur !
Désespérons l'ingrat, lassons sa patience.
Mais c'est trop peu pour lui que de l'indifférence,
D'une infidélité montrons-lui le danger.

LAURENCE.

Qui ! moi, Marton ?

MARTON.

Sans doute, il faut le corriger,
Et ce moyen, madame, est le plus efficace,
Oui, je veux le réduire à vous demander grâce,
Et métamorphosant son humeur et ses goûts,
Le rendre, malgré lui, le phœnix des époux.

LAURENCE.

Tu crois donc le succès de ta ruse ? . .

MARTON.

Infaillible.

LAURENCE.

Tu conçois cependant combien il m'est pénible
De feindre d'abjurer les plus tendres liens . . .

MARTON.

Notre fidélité l'ennuye.

LAURENCE.

Oui, j'en conviens.

MARTON.

Or, le meilleur moyen de fixer le volage,
C'est de feindre un amour qui le pique et l'outrage.
Votre extrême froideur dont il se plaint déjà
Doublera ses soupçons, nous favorisera . . . .

LAURENCE.

Songe à son désespoir, à sa douleur extrême . . .

MARTON.

Aimez-vous mieux lui dire : » oui, mon ami, je t'aime,
» Et n'aimerai que toi, » pour le voir à ces mots
Bailler, pirouetter, et vous tourner le dos ? . .

Du courage, morbleu ! du courage, vous dis-je.
Votre intérêt le veut, l'honneur du corps l'exige.
Ah ! s'il m'appartenait, je sens à ma fureur,
Que mon maître du mal aurait plus que la peur.

LAURENCE.

Après-demain pourtant de nous deux c'est la fête,
Il ne l'ignore pas : faut-il quand il s'apprête,
A célébrer ce jour pour la première fois ? . .

MARTON.

Bon ! il s'informe bien des quantièmes du mois.
Le seul soin qui l'occupe est de vîte conclure
Cette acquisition du château de Semure
Qui l'a même forcé, depuis huit jours entiers,
A retirer ses fonds des mains de ses banquiers.

LAURENCE.

C'est encore pour moi qu'il fait cette dépense.

MARTON.

Tant d'amour tôt ou tard aura sa récompense ;
Mais ce n'est pas l'instant. Votre portrait aussi
Que doit finir demain monsieur de Saint Remy,
Vous le tiendrez caché, si vous voulez m'en croire,
Jusques à nouvel ordre, au fond de votre armoire.

LAURENCE.

Quoi ! tu penses, Marton, que ce faible présent ? . .

MARTON.

Détruirait son amour, en le désabusant.

LAURENCE.

Envers lui cependant, si mon cœur doit se taire,
Craignons de l'irriter par un excès contraire ;
Peut-être un peu trop loin c'est pousser la leçon.

MARTON.

Notre fidélité l'ennuye.

LAURENCE.

Elle a raison.

Puisse un heureux succès suivre ton stratagême !
Je serai donc coquette, et vais à l'instant même,

Du rôle étudier les airs et le maintien.

MARTON.

Il sied à la beauté, vous le jouerez très-bien.

SCENE II.

MARTON (*seule*)

Je suis donc parvenue à lever ses scrupules!
Ah! combien j'en connais qui sont moins ridicules,
Et qui, dût la leçon aller encor plus loin,
Sauraient, sans nul effort, s'immoler au besoin!
Si maladroitement j'avais été lui dire
Que mon maître entraîné par le même délire,
Devait aussi demain lui donner son portrait,
C'est pour le coup, ma foi, qu'attendrie à ce trait,
Elle eût de mes conseils blamé la violence....
Abjurant même encor sa fausse indifférence,
Qui sait si dans l'ardeur du transport le plus fou,
Elle n'eut pas couru se jetter à son cou?
Mais Marton, grace au ciel, soubrette intelligente,
A su, jusqu'à présent, quoique d'humeur parlante,
Lui garder le secret, et certe un tel effort
Prouve assez l'intérêt que je prends à son sort.
Quand j'y pense pourtant, peindre en secret la femme
Et le mari! . . ce tour est nouveau sur mon âme...
Et je sais plus d'un peintre, en qualité d'ami,
Qui se contenterai d'attraper le mari.
Mais le nôtre, galant avec délicatesse,
N'a de tous les défauts qu'entraîne la jeunesse,
Que celui de jouer... défaut très-innocent,
Quand on sait comme lui, bien perdre son argent.

SCENE III.

MARTON, FRONTIN.

FRONTIN.

Bien perdre son argent? . . je n'ai pas cette peine,
Et ce n'est pas de moi que tu parlais, ma Reine,

MARTON.

Non, et je me croirai bien à plaindre, ma foi,
Quand je serai réduite à m'occuper de toi.

(*Elle veut sortir.*)

FRONTIN.

En vérité, Marton abjurant la tendresse,
Veut singer avec moi les airs de sa maitresse.
Vain détour, mon enfant, tu m'aimes, je le sais.

MARTON.

Moi?

FRONTIN.

Tes yeux tous les jours me le disent assez.

MARTON.

Impertinent!

FRONTIN.

D'ailleurs, crois-tu que je sois homme
A sécher comme un sot, à me morfondre comme . . .

MARTON.

Poursuis donc.

FRONTIN.

Eh! parbleu, comme mon maitre, oh! non.
Sa femme et lui sont faits d'une étrange façon.
Jamais la même humeur, ni la même pensée.
Autant l'un est brûlant, autant l'autre est glacée . . .
Si le cœur de monsieur d'amour est transporté,
Madame prend un livre ou parcourt son forté;
On croirait, en voyant ce contraste comique,
Voir sous le même toit la Russie et l'Afrique.

MARTON.

Et ce contraste-là, fort heureux, à mon gré;
Fait qu'on jouit chez nous d'un climat tempéré.

FRONTIN.

Tu ris de tout cela! . . mon maître s'en désole.

MARTON.

De lui ne veut-il pas que madame raffole?
Quelle perde en fadeurs, caresse et soupirs
Les seuls jours que le ciel ait faits pour les plaisirs?

Pourquoi donc irions-nous, trahissant notre gloire,
Céder à votre orgueil une lâche victoire?
Non, aux ordres du ciel il faut se conformer,
Il nous fit pour vous plaire, et vous pour nous aimer,

FRONTIN.

Remplis son premier vœu, moi, j'accomplirai l'autre.

MARTON.

Quelle galanterie est aujourd'hui la vôtre!

FRONTIN.

Bon! la galanterie est un poison de cour,
Qui flatte l'amour-propre et qui detruit l'amour.
Mon maître en est la preuve. Amant tendre et sincère,
Il plairait beaucoup plus, s'il cherchait moins à plaire.

MARTON.

Quoi! toujours ton Derval?

FRONTIN.

Non, c'est que franchement
J'enrage de le voir traité si durement;
A sa place, morbleu! . .

MARTON.

Calme-toi, tu t'enflammes!...
Ton maître assez long-tems fut gâté par les femmes.
Errant de l'une à l'autre, incertain dans son choix,
Il en aimait deux, trois, quatre, cinq à la fois,
Dont souvent la conquête, en un jour décidée,
Lui donnait de lui même une assez bonne idée,
Et par dégrés l'attrait de la facilité
Doublait son amour-propre et sa legéreté,
Si bien que tous les ans, volontaires victimes,
Cent belles succombaient aux charmes de ses crimes.
Mais l'amour outragé, pour punir ses mépris,
A permis qu'un beau jour son cœur devînt épris
D'une veuve à vingt ans aussi sage que belle,
Qu'il fléchit sous le joug d'une chaine éternelle,
Et qu'en dépit de lui, toujours plus enflammé,
Il achetât enfin le bonheur d'être aimé.

FRONTIN.

Je trouve, comme toi, qu'il peut, en quelque sorte,
Mériter son malheur, mais la leçon est forte,
Et si, pour être aimé, chacun paie aussi cher,
Moi, qui ne suis pas riche, hélas ! mon compte est clair.

MARTON.

Talent, figure, esprit, gaîté, maintien, adresse,
Sont aux yeux de Marton la plus belle richesse.

FRONTIN.

Si j'y joignais pourtant quelques milliers d'écus....

MARTON.

Fi ! de l'ambition ! . . . je ne vous connais plus.

SCENE IV.

DERVAL, FRONTIN, MARTON.

DERVAL.

Ah! te voilà, Marton ? Eh bien ! qu'a dit ma femme,
De m'avoir vu sortir aussi tard ?

MARTON.

Mais... madame
Qui, comme vous savez, ne s'émeut pas souvent,
N'a pas dit un seul mot, et fort tranquillement
Elle vient de souper pour prendre patience.

DERVAL, (*après un moment de silence*).

Je ne conçois plus rien à son indifférence,
Sa bouche, en me parlant, dédaigne d'employer
Ce langage enchanteur, et ce ton familier
Qui d'un heureux ménage annoncent l'harmonie;
La confiance même entre nous est bannie;
Elle ne connait pas ce plaisir pur et doux
De mêler sa pensée à celle d'un époux,
D'épancher dans son sein ses plaisirs et ses peines,
D'interroger un cœur fier de porter ses chaines,
Et de se croire enfin, par un accord heureux,
Deux, lorsque l'on est seul, et seul quand on est deux.

MARTON.

Il est vrai qu'à son air, son ton et son langage,
On lui croirait déjà dix ans de mariage.

DERVAL.

Et cependant trois mois sont à peine écoulés. . . .

MARTON.

Hélas ! oui, mais, monsieur, tandis que vous parlez,
Le souper vous attend.

DERVAL.

L'étrange caractère !
Le jour de notre hymen je paraissais lui plaire.

MARTON.

Vous étiez son amant.

DERVAL.

Et son cœur refroidi
Changea le lendemain.

MARTON.

Vous étiez son mari.

FRONTIN.

Rien n'est aussi commun que ces métamorphoses.
Pour changer une femme, il faut si peu de choses !

DERVAL.

Par les nœuds les plus doux à peine unis, voilà
Qu'un double appartement nous sépare déjà....
Usage révoltant fondé par la richesse,
Qui dégrade le cœur, étouffe la tendresse,
Et dont l'abus fatal fait, dès le premier jour,
Du berceau de l'hymen, le tombeau de l'amour.

FRONTIN.

Quand on se voit toujours, on n'a rien à se dire ;
Lorsqu'on ne se voit plus, au moins on se désire.

DERVAL.

En ce moment, Marton sais-tu ce qu'elle fait ?

MARTON.

Sur sa harpe, à l'instant, madame exécutait
Les airs. . . . de je ne sais quel opéra comique. . . .
De Léonce, je crois.

DERVAL.

Son goût pour la musique
M'étonne chaque jour, et je ne conçois pas
Comment son cœur de glace y trouve des appas.
Peut-on d'une romance amoureuse et plaintive
Rendre avec sentiment l'expression naive,
Quand le cœur dont l'accent ne saurait s'imiter,
Ne connait pas encor les feux qu'il veut chanter?
Ah ! cet heureux talent n'est donné qu'à Laurence,
Mais faut il que ce goût, cette douce éloquence,
Cette ame dont l'élan semble doubler mes feux,
S'éteignent dès l'instant que je m'offre à ses yeux?

FRONTIN.

Puisqu'elle aime le chant, je trouve fort étrange,
Mon cher maître, que vous, qui chantez comme un ange,
Vous n'ayez pas encore essayé ce moyen.

MARTON.

Il vous flatte, monsieur, vous ne chantez pas bien;
Ma maîtresse est d'ailleurs bonne musicienne,
Et votre voix irait fort mal avec la sienne.

DERVAL.

Frontin raille.

MARTON.

Tantôt avec quel sentiment
Elle a chanté : « L'hymen est un lien charmant ».

DERVAL.

Elle a chanté cet air ?

MARTON.

Certainement et même
Les trois couplets avec une chaleur extrême.

DERVAL.

Ah ! Marton, que dis-tu ? . . . Ne me trompes-tu pas ?
Ces paroles pour elle auraient quelques appas ?

MARTON.

Moi, je le parierais.

DERVAL.

Tiens, prends, prends cette bague.

MARTON.

Quoi ! monsieur. . . .

DERVAL.

Prends, te dis-je.

FRONTIN, (*à part*).

Allons, il extravague.

MARTON

Puisque cet air sur nous agit si puissamment,
J'engagerai madame à le chanter souvent. (*elle sort*)

SCÈNE V.

DERVAL, FRONTIN.

DERVAL *sortant un écrin.*

Sans attendre à demain, oui, portons lui bien vite
Ce trop faible garant du transport qui m'agite.
Donner à ce qu'on aime est un plaisir si doux ! . . .
Peut-être cet écrin. . . .

FRONTIN, (*regardant par derrière*).

Mon Dieu ! que de bijoux !

DERVAL.

Chut ! . . . les trouves-tu beaux ?

FRONTIN.

Superbes.

DERVAL.

C'est pour elle.

FRONTIN.

Ah ! monsieur, des maris vous êtes le modèle.

DERVAL.

Dans deux jours c'est sa fête, et voilà son bouquet.

FRONTIN.

J'ose de ce présent vous garantir l'effet.
J'ai vu mille beautés d'une froideur extrême
Reculant, frissonnant au seul mot je vous aime,
Résister quatre mois aux feux d'un tendre amant,
Et finir par céder à ceux d'un diamant.

DERVAL

Faquin, oses-tu bien comparer ta maîtresse ? . . .

FRONTIN.

Ce que j'en dis, monsieur, n'est pas. . .

DERVAL.

Paix! qu'on me laisse.

FRONTIN.

Je sors.

DERVAL.

Défense à toi de parler de l'écrin.

FRONTIN.

On voit bien que monsieur ne connait pas Frontin.

DERVAL.

Garde-toi bien sur-tout d'en rien dire à ma femme.

FRONTIN.

Oui, monsieur, mais au moins, souffrez que si madame
Chante encore cet air qui vous fait tant plaisir
J'aie, à mon tour, l'honneur de vous en prévenir.

SCENE VI.

DERVAL, (*seul.*)

De ces riches brillans demain chaque étincelle
Va prêter à Laurence une grace nouvelle.
Que j'aurai de plaisir à lire dans ses yeux,
D'un cœur reconnaissant l'aveu délicieux!
Par fois, en vérité, je ris de de ma faiblesse...
Moi, qui méconnaissant le prix de la tendresse,
Voltigeai jusqu'ici de désirs en désirs,
Et n'avais jamais su qu'effleurer les plaisirs,
Par quel charme secret faut-il que je l'adore? ..
Que sa froideur ajoute au feu qui me dévore?
Mais de cette froideur quel peut être l'objet?
Vers un autre que moi si son cœur l'entraînait..
Non, non... serait-ce Alban, Roseval, Senneterre,
Saint Remy?.. ce dernier est jeune, fait pour plaire,
Mais je suis son ami, je crois qu'il est le mien...
Il est vrai que souvent ce mot ne prouve rien.
Cependant ferait-il mon portrait pour Laurence,
S'il l'aimait?.. rejettons un soupçon qui l'offense.
Il peut bien, comme amant, être léger, trompeur,
Mais, quand l'amitié parle, il est homme d'honneur:
Le voici....

SCENE VII.

DERVAL, St. REMY.

St. REMY.

Bon jour donc, je viens chercher ta femme.

DERVAL.

Ma femme?

St REMY.

Un bal charmant cette nuit la réclame.

DERVAL.

A la bonne heure... mais...

St. REMY.

Mais en mari galant,

Peux-tu lui refuser ce plaisir?

DERVAL.

Oui, vraiment.

St. REMY.

Songe donc que chez toi je viens en ambassade
Et qu'en homme du monde il faut...

DERVAL.

Je suis malade.

St. REMY.

Eh bien! tu resteras, c'est tout ce que j'y vois.
Nous garderons ta femme, et toi, ton lit... je crois
Que jamais jusqu'ici, plénipotentiaire
Ne sut plus lestement arranger une affaire.

DERVAL.

Je ne veux point passer, quelque bal que ce soit,
Pour un de ces maris que chacun montre au doigt.

St. REMY.

As-tu perdu l'esprit, et crois-tu qu'on ignore
Que Derval est heureux, que sa femme l'adore,
Et que l'aspect touchant de ces époux unis
Rappelle, à l'âge près, Philémon et Baucis?

DERVAL, (*à part.*)

Voudrait-il me railler?

St. REMY.

Allons, plus de scrupule,

Et du qu'en dira-t-on esclave ridicule,
Ne force point ta femme, en ses tristes loisirs,
A périr de langueur pour tes menus plaisirs.

DERVAL.

Laurence n'ira point au bal sans moi, te dis-je.

St. REMY.

Viens-y donc, ou dis-nous quel mal si grand t'oblige. . .

DERVAL.

Je ne suis pas bien.

St. REMY.

Non, hélas! pauvre Derval!
Du meilleur mariage, effet toujours fatal!
Des époux tu raillas la sombre inquiétude,
Tu te fis de leurs maux un plaisir, une étude,
Et t'enchaînant aux pas de leurs tendres moitiés,
Dans le trouble du bal, vous métamorphosiez
Des plaisirs innocens en coupables licences,
Et souvent, jusqu'au jour, prolongeant les séances,
Tu ramenais, vainqueur, tes belles au logis,
Où leurs maris dormaient. . . du sommeil des maris.
Mais ce beau tems n'est plus, et ton ame alarmée
En voyant ces plaisirs s'exhaler en fumée,
Craint que les innocens que tu mystifias,
Ne te rendent unjour ce que tu leur prêtas.

DERVAL.

Je ne crains rien. Laurence est sage, vertueuse:
Et dussent mes défauts la rendre malheureuse,
Il n'est pas de regret, d'ennui, de désespoir,
Capable de lui faire oublier son devoir.

St. REMY.

Ta conduite, en ce cas, n'en est que plus étrange.
Ce bal nous est donné par madame Senange!
On desire ta femme, et je vais parier,
Qu'on dira que tu crains de me la confier.

DERVAL.

Puis-je de me tromper te supposer l'envie?
N'es-tu pas mon ami?

St. Remy.

Je le suis pour la vie,
Et c'est au nom sacré de cette intimité,
Des vertus de Laurence et de ma loyauté,
Que j'implore de toi cette faveur légère.
Allons, Derval, il faut céder à ma prière.

Derval.

Si Laurence y consent.

St. Remy.

Elle y consentira.

Derval.

Et moi, je gagerais qu'elle refusera.

St. Remy.

Soit, mais à ses désirs promets-tu de te rendre?

Derval.

De lui complaire en tout, je ne puis me défendre.

St. Remy.

Vivat ! nous danserons.

SCÈNE VIII.

DERVAL, St. REMY; LAURENCE, MARTON.

Laurence, (*qui a entendu les derniers mots*).

Nous danserons ? tant mieux.

St. Remy, (*à Derval*).

Tiens, vois-tu le plaisir pétiller dans ses yeux ?

Laurence.

Et quand donc ?

St. Remy.

Cette nuit.

Laurence.

Je cours à ma toilette.
Derval m'y conduira, sans doute ?

Derval.

Je regrette
De ne pouvoir au bal accompagner tes pas.
J'ai besoin de repos.

Laurence.

Oui, vous paraissez las;

Dormez. Je ne veux pas que votre complaisance
Vous expose. . . . D'ailleurs vous n'aimez pas la danse.

DERVAL.

Il est vrai, si pourtant tu veux. . . .

LAURENCE.

Non, mon ami,
Restez, n'aurai-je pas monsieur de Saint Remy ?
Je vais donc me parer pour cette aimable fête.
Adieu, monsieur Derval. (*à St. Remy*). Je serai bientôt prête.
(*à Derval*) Tâchez de bien dormir, je rentrerai sans bruit.

MARTON, (*à Derval en sortant*).

Moi, je vais préparer votre bonnet de nuit.

SCENE XI.

DERVAL, St. REMY.

St. REMY.

Eh bien ! qu'avais-je dit ? quand le plaisir l'appelle,
Tu vois que toute femme à sa voix est fidelle.

DERVAL.

Laurence a tort.

St. REMY.

Pourquoi ? ne pouvant sans danger,
Accepter pour ce bal le bras d'un étranger,
Elle a choisi le mien. Si cette audace extrême,
Te surprend, te déplait, que n'y vas-tu toi-même ?

DERVAL.

Le puis-je maintenant ? . . . J'aurais l'air d'un jaloux.

St. REMY.

J'aurais l'air est fort bien... tiens Derval, entre nous,
Confesse franchement que de la nuit entière,
Tu ne songeras pas à fermer la paupière.

DERVAL.

Moi?

St. REMY.

Toi-même, mon cher, ton esprit trottera;
Sur des craintes en l'air il se tourmentera:
Pense-t-elle au malade ? avec qui danse-t-elle ?
Lui dit-on des douceurs ? que répond la cruelle ? . .

Bref, après t'être ainsi long-tems interrogé,
Ton œil s'appésantit de sonsis surchargé,
Et par un songe affreux ta folie aggravée
Te représente alors ton épouse enlevée,
Fuyant à travers champs avec son ravisseur,
Orgueilleux de ta honte, heureux de ton malheur.
Rassure-toi, Derval, au lever de l'aurore,
Ta femme reviendra, tendre et fidèle encore,
Goûter d'un doux sommeil les charmes fortunés,
A lombre des lauriers qu'elle aura moissonnés.
A propos ton portrait ?...

DERVAL, (*sans l'écouter*).

Que faut-il que j'en pense ?

St. REMY.

Tout sera fait en moins d'une heure de séance.
Quel plaisir pour elle !...

DERVAL.

Hem ?

St. REMY.

Quand elle te verra
Renaître par mes soins.

DERVAL.

Où ?

St. REMY.

Dans ce portrait-là.

DERVAL.

Ah ! ah ! fort bien, j'entends...

St. REMY, (*à part*).

Où diable a-t-il la tête ?

DERVAL.

Oui, c'est à ce parti qu'il faut que je m'arrête.
Dans le doute où je suis, c'est le plus sûr...

S.-REMY.

Eh ! mais...
Que je meure à l'instant si je te reconnais.
Tu rêves, tu bâtis des châteaux en Espagne.

DERVAL.

Non, j'ai pris le parti d'aller à la campagne ;

Voilà tout.

S.-REMY.

Toi ?

DERVAL.

Moi-même.

S.-REMY.

Et quand cela ?

DERVAL.

Demain.

S.-REMY.

Quel est donc le motif de ce départ soudain ?

DERVAL.

Tu le sauras.

S.-REMY.

Au moins, tu nous laisses ta femme ?

DERVAL.

Je l'enmène.

S.-REMY.

A Paris, sa fête la réclame.

DERVAL.

C'est impossible . . . Adieu.

S.-REMY.

Diffère au moins d'un jour.

DERVAL.

Pour finir mon portrait ?

S.-REMY.

Sans doute.

DERVAL.

A mon retour.

S.-REMY.

Mais enfin . . .

DERVAL.

Mais enfin, la chose est résolue.

S.-REMY.

De ce départ ta femme est-elle prévenue ?

DERVAL.

Non.

S.-REMY.

C'est qu'il pourrait bien n'être pas de son goût.

DERVAL

Je partirai ce soir, si l'on me pousse à bout.

S.-REMY.

Tu sais que je n'ai plus qu'à te faire sourire;
Tiens, c'est un petit trait... là qu'il faut que je tire.
Veux-tu poser demain?

DERVAL.

Demain, non... je ne le puis...

S.-REMY.

Où vas-tu donc?

DERVAL.

Je sors.

S.-REMY.

Ah! parbleu! je te suis,
Et ne crois pas partir, dussé-je t'y contraindre,
Que je n'aye eu le tems de t'achever de peindre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DERVAL, (*seul*).

Elle ne revient pas.... Je meure d'impatience,
Huit heures vont sonner.... fatale complaisance!
Si l'attrait seul d'un bal hier soir l'entraina,
Et si nul autre objet ne la détermina,
Pourquoi donc près de moi tarde-t-elle à se rendre?
Non, son amour n'est pas aussi pur, aussi tendre,
Que celui dont mon cœur pour elle est enflammé!...
Hélas! je le vois trop, je ne suis plus aimé....
Devrais-je cependant traiter de perfidie
Ce qui peut-être au fond n'est qu'une étourderie?
Laurence est jeune, vive... oui, mais aller au bal...
Sans moi, sans son époux!.. Oh! c'est mal, c'est très-mal,

(*on entend sonner huit heures*).

Huit heures!.. c'en est trop... il faut que j'éclaircisse
Ce funeste soupçon qui me met au supplice.

Frontin ? . . Oui, ce moyen me parait bon. . . Frontin ? . .
Ma femme assurément ne connait pas sa main. . . .
Frontin ? . . .

SCENE II.

DERVAL, FRONTIN.

FRONTIN, (*achevant de s'habiller.*
Qu'avez vous donc ? . . Me voici, mon cher maître.

DERVAL.
Ne m'entendais-tu pas ?

FRONTIN.
Je m'habillais.

DERVAL.
Le traître
A dormi !

FRONTIN.
Je l'avoue.

DERVAL.
Approche et mets-toi là. (*il indique le secrétaire*).

DERVAL.
Qui ? moi, monsieur ?

DERVAL.
Allons, viendras-tu ?

FRONTIN.
M'y voilà.

DERVAL.
Je vais te dicter, prends ce papier, cette plume.

FTONTIN.
Me dicter ? . . mais, monsieur, vous n'avez pas coutume. . .

DERVAL.
Point de réflexion. . . .

FRONTIN, (*à part.*)
Qae veut dire ceci ?
(*haut.*) Si j'écris mal....

DERVAL.
Tant mieux.

FRONTIN.
Vous serez bien servi.

DERVAL, (*dictant.*)

» Monsieur, vous n'avez n'avez sans doute pas oublié ce qui
» s'est passé hier entre nous. »

FRONTIN.

Eh! mais c'est un cartel.

DERVAL, (*continuant.*)

» Vous connaissez les lois de l'honneur. »

FRONTIN.

Ah! tout mon corps frissonne.

DERVAL.

Ecriras-tu?

FRONTIN.

Monsieur, je n'en veux à personne.

DERVAL, (*dictant.*)

» Je serai demain à huit heures du matin aux bois de bou-
» logne. Je vous laisse le choix des armes. »

(*regardant l'écrit.*)

Ta main tremble, poltron.

FRONTIN.

Ne pourrais-je savoir
A qui j'écris cela?

DERVAL.

Tu vas bientôt le voir.
Ploie et mets le cachet.

FRONTIN.

Quel nom faut-il écrire
Sur l'adresse?

DERVAL.

Le mien.

FRONTIN.

Allons, monsieur veut rire.
Cette lettre? . .

DERVAL.

Est pour moi, te dis-je. Tu viendras
Me l'apporter ici, dès que tu me verras
Avec ma femme.

FRONTIN.

Bon!

DERVAL.

Et sur-tout prends bien garde

D'en parler à Marton.

FRONTIN.

Peste! elle est trop bavarde.
Sans doute! votre but est de voir quel effet
Sur madame Derval produira ce billet.

DERVAL.

Précisément. Tu vois que le plus grand silence....

FRONTIN.

Que ne me mettiez-vous dans votre confidence?
Vous m'auriez épargné des peurs...

DERVAL.

J'entends du bruit
(*à part*) C'est elle enfin. (*haut*) Allons, te voilà bien instruit,
Sors et guette sur-tout l'instant de me remettre...

FRONTIN.

On exécutera vos ordres à la lettre.

SCENE III.

DERVAL, St. REMY.

DERVAL.

On chante!... C'est je crois, la voix de Saint Remy....
Combien il est cruel de douter d'un ami!...

St. REMY, (*entre en chantant*).

« Vive la danse, vive le chant ». etc.

DERVAL.

Diable! te voilà gai de bon matin.

St. REMY.

J'arrrive,
Danseur infatigable, intrépide convive,
Pour réclamer ma part d'un certain malaga,
Qui d'Espagne, je crois, l'autre jour t'arriva,
Ma fatigue, ma faim, ma soif sans pareilles,
Et je veux à moi seul en sabler deux bouteilles.

DERVAL.

A ton aise, mon cher.

St. REMY.

Pauvre ami, te voilà,

Tu nas rien à toi.

DERVAL.

Non, et ma femme ?

St. REMY.

Elle est là.

Dis-moi, sais-tu qu'au bal elle n'était pas gaie ?
Presque toute la nuit, dans un coin reléguée,
A peine à t-elle dit quelques mots au hazard.

DERVAL, (*gaîment*).

Elle n'a point dansé ?

St. REMY.

Qu'une Walse fort tard. . . .
D'un air si triste encor. . . .

DERVAL.

Faut-il que je te croie?

St. REMY.

J'ai cru la voir pleurer.

DERVAL.

Tu me combles de joie !

St. REMY.

En voilà bien d'une autre. . . . Es-tu fou?

DERVAL.

Non, vraiment.
Elle s'ennuyait donc ?

St. REMY.

A la mort.

DERVAL.

C'est charmant !
(*à part*). Et moi qui l'accusais. . . . O ma chère Laurence !
(*haut*). Je reviens dans l'instant. . . . je vais la voir.

St. REMY.

Silence.
Le sommeil l'accablait. . . . Elle va reposer.

DERVAL.

Tu crois ? . . .

St. REMY.

En attendant, si tu voulais poser.

DERVAL.

Oui, tandis qu'elle dort. . . . C'est l'instant favorable,
Dépêchons-nous.

St. REMY.

Attends, que j'approche la table,
Là. . . . toi, de ce coté.

DERVAL, (*gaîment*).

Suis-je bien ?

St. REMY.

A ravir.
Voilà l'air de gaîté que je voudrais saisir.
Ris toujours.

DERVAL.

Aujourd'hui c'est de bon cœur.

St. REMY, (*travaillant*).

Laurence
Ne s'attend pas du tout à ce portrait, je pense ?

DERVAL.

Du tout.

St. REMY, (*à part*).

Ni toi, non plus, à recevoir le sien.
Ah! si tu te doutais qu'il est si près du tien ! . . . .)

DERVAL.

Quand donc pourrai-je enfin admirer ton ouvrage ?

St. REMY.

Si tu veux bien poser, aujourd'hui je m'engage
A te le laisser voir en toute liberté,
Jusques-là ta figure est ma propriété.

DERVAL.

Je veux être immobile, et si je me dérange,
Dis-le moi.

St. REMY, (*travaillant*).

Ce matin tu poses comme un ange,
Le visage riant et l'air épanoui.

DERVAL.

Je n'ai jamais été si content qu'aujourd'hui.

St. REMY.

Ton projet de campagne, à coup sûr, qui t'enflamme.
A propos, j'en ai dit quelque chose à ta femme ;
Elle a paru surprise, et c'est sans doute là
Le sujet du chagrin et de l'ennui qu'elle a.

DERVAL, (*devenant tout-à-coup très-sérieux*).
Comment ?

St. REMY.

Allons, voilà ta figure qui change,
Reste donc.

(*Derval s'efforce de rire*).

Bien. . . conviens, mon cher, qu'il est étrange,
Quand l'hiver fait rentrer tout le monde à Paris,
D'aller au fond des bois vivre en chauve-souris.
Tu fronce le sourcil. . . un peu de patience,
Mon cher, c'est aujourd'hui la dernière séance.

(*On entend une ritournelle, et Laurence chante le couplet suivant. Derval témoigne son impatience et son mécontentement.*

Air nouveau de M. Alexandre Piccini.

Quelle folie
De s'engager !...
Femme jolie
Doit voltiger.

Fuyons de la tendresse
Les dangereux attraits,
Souvent elle ne laisse
Que de tristes regrets.
Usons en souveraines
De notre heureux pouvoir :
Quand on donne des chaînes,
Doit-on en recevoir ?

Quelle folie, etc.

St. REMY.

Brava ! bravissima ! . . . quel chant délicieux !

DERVAL, (*avec une humeur contrainte.*)
Des paroles sur-tout le choix est très-heureux.

St. REMY, (*travaillant toujours.*)
Souris encore un peu.

DERVAL.

J'étouffe.

St. REMY

Que je meure,
S'il n'est pas fou. De grace, un seul petit quart-d'heure.

DERVAL, (*se levant.*)
Au diable le portrait !

St. REMY.

Et le peintre avec lui,
Peut-être ?

DERVAL, (*prêt d'éclater.*)

Ma foi. . .

St. REMY

Heim? dis le mot.

DERVAL.

Eh bien! oui.

SCÈNE VI.

DERVAL, St. REMY, LAURENCE, MARTON.

LAURENCE.

Que se passe-t-il donc?

St. REMY.

C'est une gentillesse,
Un petit compliment que votre époux m'adresse.

MARTON.

A l'humeur que monsieur témoigne à son ami,
J'oserais parier qu'il n'a pas bien dormi.

LAURENCE.

Vous ne me dites rien, Derval?

DERVAL.

Bon jour, Laurence.
Je t'attendais plutôt.

MARTON.

Quand on aime la danse,
Le tems vole, et déjà l'on est au déjeûné
Qu'on ne sait pas encor si minuit a sonné.

DERVAL.

T'es-tu bien amusée?

MARTON.

Extrêmement,

LAURENCE.

La fête
Etait délicieuse, et sans un mal de tête
Qui me tourmente encor. . .

MARTON, (*à part*)

Elle va tout gâter.

(*haut.*) Monsieur de Saint Remy vient de me protester

Que vous aviez dansé, malgré ses remontrances,
Deux gavottes de suite, et quatre contredanses.

DERVAL.

Que me disiez vous-donc ?

MARTON, (*bas à St. Remy.*)

Ne me démentez pas.

St. REMY, (*bas à Marton.*)

Je n'ai pas dit ..

MARTON, (*de même.*)

N'importe.

DERVAL. (*à part.*)

Ils se parlent tous bas.
Il me trompait....

SCENE II.

Les Précédens, FRONTIN.

FRONTIN.

On vient d'apporter ce message.

DERVAL.

Qui ?

FRONTIN.

Je ne sais. Je n'ai jamais vu ce visage,
Mais il avait l'air sombre et fort peu rassurant.

(*Derval, après avoir parcouru la lettre, feint une grande surprise*).

LAURENCE (*inquiète*).

Que dit ce billet ?

DERVAL.

Rien.

LAURENCE.

Je remarque pourtant....

DERVAL.

Non, ce n'est rien, te dis-je.

St. REMY.

Est-ce moi qui te gène
Parle.

DERVAL.

Tu peux rester.

FRONTIN (*à part, dans le fond*).

Voyons d'ici la scène.

LAURENCE.

Derval, mon cher Derval, vous me glacez d'effroi.

DERVAL (*à part*).

Il semble que son cœur lui parle encor pour moi.

LAURENCE.

Ai-je perdu mes droits à votre confiance?

FRONTIN (*bas à Laurence*).

S'il faut de ce billet dire ce que je pense,
Il rènferme un cartel.

LAURENCE.

Un cartel !

St. REMY et MARTON.

Un cartel ! . . .

DERVAL (*après un moment de silence*).

Puisque vous le savez, c'est la vérité.

LAURENCE.

Ciel !

St. REMY.

Et qui peut t'envoyer ce billet doux ?

DERVAL.

Un homme
Avec qui j'eus dispute hier.

MARTON.

Et qui se nomme ?..

DERVAL.

Je ne sais.

LAURENCE.

Et pourquoi disputiez-vous ?

FRONTIN.

Pourquoi ?. . . .
Faut-il. . . .

DERVAL.

Eh ! oui, réponds.

FRONTIN *avec embarras, et regardant Derval.*

C'est au café de Foi.
Avec un amateur, monsieur jouait aux dames. . . .
Un grouppe assez nombreux de jeunes-gens, de femmes,

Dans un profond silence, entourant les champions,
Suivaient d'un œil savant. . . . Le mouvement des pions.
Les paris se formaient, et déjà la victoire
Semblait pencher pour nous, quand. . . pourrez-vous le croire?
Un gros chien s'élançant dans les pieds des joueurs,
Fait sauter le damier et fuir les spectateurs. . . .
Mon maître déjà sûr de gagner la partie,
Se lève furieux, il jure, il peste, il crie. . . .
Et d'un grand coup de canne accueille l'animal,
Qui fuit, en aboyant, dans le Palais-Royal.

DERVAL (*l'interrompant.*)

Allons, tais-toi.

St. REMY.

Voyons, Mon Dieu! quelle écriture!

MARTON (*qui a regardé par derrière, bas à Laurence*).

C'est celle de Frontin.

LAURENCE.

Que dis-tu?

MARTON (*de même*).

J'en suis sûre.

On veut vous éprouver.

LAURENCE.

Ah! quel bien tu me fais!

St. REMY.

Le cartel est en règle, à quelque chose près.

FRONTIN.

Que lui manque-t-il donc?

St. REMY.

Oh! rien que l'ortographe.

MARTON.

Le sot peut, dès ce soir, faire son épitaphe.

DERVAL (*bas à Frontin*).

Vois-tu comme à l'effroi qu'elle avait affecté
Ont succédé soudain le calme et la gaîté? . . .

LAURENCE.

Derval, il faut vous battre.

DERVAL.

Et pensez-vous, madame,

Que j'aie ici besoin des conseils d'une femme ?
Je connais mon devoir. . . . demain je me battrai,
Et combien cette nuit sera longue à mon gré.

LAURENCE, (*bas à Marton*).

Le ton dont il le dit m'est suspect, et je tremble. . . .

St. REMY.

Je serai ton second ?

DERVAL, (*lui serrant la main*).

Oui. . . nous irons ensemble. (*il sort*).

SCENE VI.

LAURENCE, St. REMY, MARTON, FRONTIN.

St. REMY.

Où va-t-il ?

LAURENCE.

Je ne sais. . . mais je vois à ses traits
Qu'il vous en veut, monsieur.

St. REMY.

Moi, je le gagerais.
Il ma serré la main d'une force. . .

LAURENCE.

Il médite.
Quelque projet affreux. . . éloignez-vous bien vite ;
Je crains tout des effets de ce courroux fatal.

St. REMY.

Quel sujet contre moi peut animer Derval ?

LAURENCE.

Ah ! par pitié, pour moi tâchez de vous contraindre.

St. REMY.

Pour ses jours, pour les miens, vous n'avez rien à craindre.

LAURENCE.

Vous, de ses pistolets courez vous emparer,
Frontin, et toi, Marton, tâche de t'assurer
De ses intentions, et reviens m'en instruire.

MARTON.

En confidente adroite, on saura se conduire,
Mais tenez toujours bon, il faut trancher au vif.
Allons, pas de pitié, c'est le coup décisif.

FRONTIN.

L'instant est favorable.... Oui, par ce stratagême,
Sachons enfin des deux quel est celui qu'elle aime.

LAURENCE, (*à St. Remy en sortant*).

Vous ne vous battrez pas, vous me le promettez ?

St. REMY.

Il faut bien se soumettre aux loix que vous dictez.

SCENE VII.

St. REMY, MARTON.

St. REMY.

Ah ! çà, nous voilà seuls, dis-moi donc, je te prie,
Ma chère enfant, si c'est une plaisanterie.

MARTON.

Rien n'est plus sérieux.

St. REMY.

Quoi ?

MARTON.

Mon maître est jaloux. . . .

St. REMY.

Impossible.

MARTON.

Et comment ne pas l'être de vous?
Adieu, monsieur, plaignez ma trop faible maîtresse,
Résistez à l'attrait de sa coupable ivresse,
Et souffrez que Marton se dérobe, en fuyant,
Au danger que l'on court à vous voir trop souvent.

SCÉNE VIII.

St. REMY, (*seul*).

Je ne puis revenir de ma surprise extrême ! . . . .
Quoi ! ce pauvre Derval que j'estime, que j'aime,
Se verrait supplanté? bon, Marton plaisantait.
Mais pourquoi ce cartel fort bizarre en effet

Et dont Laurence au fond ne peut prévoir l'issue,
Sur le sort de Derval ne l'a-t-il pas émue,
Tandis qu'au même instant elle a pâli d'effroi,
En voyant son courroux se tourner contre moi ?
Serais-je tout de bon l'objet de ses allarmes ?
Dans ses yeux inquiets, j'ai vu rouler des larmes.
Le fait serait nouveau ; c'est, je puis l'assurer,
La première beauté que j'aurais fait pleurer....
Mais comment supposer cette nouvelle flamme ?
Elle aimait tant Derval, avant d'être sa femme,
Et trois mois écoulés, elle oserait déjà...
Fi ! Paris n'offre pas d'exemple de cela.
Non, non, dans tout ceci, j'entrevois du mystère,
Et si j'en puis trouver le fil. . . . mais comment faire ?
Une femme n'est pas facile à deviner.
Sexe adroit, devant vous j'ose me prosterner.
Daignez, pour un instant, me prêter votre adresse,
Des maris, une fois, protégez la faiblesse,
Ou, de Laurence enfin, si j'ai touché le cœur,
Apprenez-moi du moins, pour unique faveur,
Le secret peu commun qu'en ce jour je réclame,
D'épargner le mari, sans offenser la femme.

(*On entend un coup de pistolet*).

SCÈNE IX.

St. REMY, MARTON.

MARTON, (*accourant*).

Ah ! monsieur, quelle horreur !

St. REMY.

Qu'est-il donc arrivé ?

MARTON.

Argent, lettre de change, on a tout enlevé.

St. REMY.

Où ?

MARTON.

Dans cette maison. C'est un vol effroyable.

St. Remy.

Ce quartier cependant. . . .

Marton.

C'est le quartier du diable.
Notre rue est déserte, et l'or produit un son
Qui ne trompe jamais l'oreille d'un fripon.

SCENE X.

MARTON, FRONTIN.

Frontin, (*accourant.*)

Vite, vite ! . . .

Marton, (*effrayée*).

Au secours ?

Frontin.

C'est moi. . . cours chez madame.
Elle est évanouie.

Marton.

Hélas ! la pauvre femme ! (*Elle sort.*)

SCENE XI.

St. REMY, FRONTIN.

St. Remy.

Le voleur est-il pris ?

Frontin.

Mon Dieu, je n'en sais rien.

St. Remy.

Je cours à sa poursuite, et qu'il se cache bien,
Ou morbleu. . .

Frontin.

(*à part.*) C'est un tour qui tient du sortilège:
Fort bien. . . comme madame il donne dans le piège.

St. Remy.

Comment ! coquin, tu ris dans un pareil moment?

Frontin.

Non, monsieur. . .

St. Remy.

Je t'ai vu.

FRONTIN.

C'est machinalement.

St. REMY.

Ne crois pas me tromper. . . tu caches mal ton trouble.

FRONTIN.

Je n'ai rien à cacher.

St. REMY.

Ton embarras redouble.

FRONTIN, (*à part.*)

Tout va se découvrir.

St. REMY, (*le saisissant au collet.*)

Misérable !

FRONTIN.

Ah ! mon Dieu ! . .

St. REMY.

Si de la vérité, tu ne me fais l'aveu,
Je te livre. . .

FRONTIN, (*tremblant.*)

Pardon. . .

St. REMY.

Réponds à l'instant même.
Tu connais le coupable. . .

FRONTIN, (*à part.*)

O maudit stratagême ! . .

St. REMY.

Stratagême, dis-tu ? . .

FRONTIN.

Je dois être discret.
Si je dis un seul mot, je manque mon effet.

St. REMY.

N'importe, explique-toi.

FRONTIN.

Vous jaseriez peut-être. . .

St. REMY.

Veux-tu bien ?.....

FRONTIN.

Il y va du bonheur de mon maître.
Apprenez seulement que loin d'être un fripon. . .

St. Remy.

Obéis, ou tu vas périr sous le bâton. . .

Frontin.

Ah! monsieur de ce mot l'éloquence me frappe,
Je n'y résiste plus et mon secret m'échappe.
(*mystérieusement.*)
D'un mal assez commun, mon maître tourmenté,
Réclamait un docteur, je me suis présenté.

St. Remy.

Toi, docteur?

Frontin.

Oui, monsieur; tout aussi bon qu'un autre.
Mon cher maitre, ai-je dit, quelle erreur est la vôtre.
Vous allez défier un prétendu rival,
Et vous faire tuer pour guerir votre mal?
Je sais qu'une fois mort, on ne souffre plus guère;
C'est de nos medecins la recette ordinaire.
Mais moi qui suis pour vous d'un vrai zele enflammé,
Voici mon sentiment : vous doutez d'être aimé,
Feignez d'avoir perdu votre fortune entière.
L'aventure dabord paraîtra singulière.
Mais votre porte-feuille et vôtre coffre-fort
Pouvaient s'appercevoir et s'ouvrir sans éffort,
Et puis, dans la maison une manœuvre adroite,
Cris jettés, coups reçus, un concierge qui boite. . .
Une porte enfoncée, un coup de pistolet,
Voilà plus qu'il n'en faut pour constater le fait.
Si madame, au récit de ce malheur extrême,
Près de vous, dans vos bras, ne vole à l'instant même,
Si pour calmer vos maux, sa bouche, avec ardeur,
N'y verse de l'espoir le baume bienfaiteur,
Si ses regards enfin, sa douceur, son langage,
Ne sont pas tels qu'au jour de votre mariage,
Vous espérez en vain vers vous la ramener,
C'est un tigre, un serpent qu'il faut abandonner;
Mais si. . .

St. Remy.

Je te devine. Au fait.

FRONTIN.

Au fait, mon maître
Qui pour homme d'esprit sut toujours me connaître,
A suivi mon conseil, et, pour comble d'honneur,
M'a daigné confier le rôle du voleur.

St. REMY.

Tu t'en es acquitté comme un ange, je gage.

FRONTIN.

J'ai tiré de mon mieux parti du personnage.

St. REMY.

Je n'en suis pas surpris, et l'épreuve, ma foi,
Par sa nature même est bien digne de toi.

FRONTIN, (*à part.*)

Monsieur veut me flatter.

St. REMY (*à part.*)

Mais est-il charitable,
De laisser une belle au chagrin qui l'accable,
Quand je puis d'un seul mot? . . je la détromperai . .
Je le dois, puis après je moraliserai. . .
Pour chasser de son cœur un sentiment profane,
Qui flatte mon orgueil, mais que l'honneur condamne;
je parlerai devoir, vertu, nœud conjugal,
Sentiment, préjugé, le tout tant bien que mal;
Mais si contre mon gré, mon éloquence échoue,
Si de mon beau sermon l'infidelle se joue,
Je me verrai forcé. . . . mais pourquoi diable aussi
Ne peut-on pas aimer la femme d'un ami? (*il sort*).

FRONTIN.

Nous, courons voir l'effet de notre stratagême.
Un autre aurait-il eu cette finesse extrême?
Feindre d'avoir perdu tout ce que nous avions,
Pour voir si par des pleurs, des consolations,
On viendrait adoucir un coup aussi terrible? . .
On s'est évanoui d'abord. . . chose infaillible,
Et qui ne prouve rien. . . que de femmes chez nous,
Qui mènent par le nez leurs fidèles époux,

S'il n'en fallait pas plus, pour prouver l'innocence,
Sauraient ving fois par jour tomber sans connaissance !

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LAURENCE, MARTON.

LAURENCE.

Non, laisse-moi, Derval doit être au désespoir,
Je lui dois tous mes soins.

MARTON.

Soit. Vous allez le voir,
Mais raisonnons. D'abord le coffre est sans fracture.
Jamais pourtant la clef ne reste à la serrure.

LAURENCE.

Il est vrai, mais enfin ? . . .

MARTON.

En second lieu, comment
Emporter à peu près dix mille écus argent,
A moins d'être plusieurs ? . . . troisièmement, madame,
Quelle que soit au vol l'ardeur qui les enflamme,
Plusieurs hommes chargés auraient-ils pu s'enfuir,
Sans qu'au moins le portier eût vu quelqu'un sortir ?

LAURENCE.

En effet, le portier dit n'avoir vu personne.
A cet espoir faut-il que mon cœur s'abandonne ?

MARTON.

Et quatrièmement, ce coup de pistolet
Parti subitement du fond d'un cabinet,
Sans que l'effet du plomb y laisse aucune trace...
Chanson que tout cela, détours, pure grimace,
C'est votre cher époux, qui jaloux de ses droits,
Vous éprouve aujourd'hui pour la seconde fois,
Vengez-vous, vengez-vous.

LAURENCE.

Quoi, sur des conjectures,
Tu veux que j'aille encore irriter ses blessures?
Si le vol est réel, il me mépriserait.

MARTON.

Moi, je parierais contre.

SCENE II.

LAURENCE, MARTON, St. REMY.

St. REMY, (*qui a entendu les derniers vers.*)

Et Marton gagnerait.

LAURENCE.

Qui vous l'a dit?

St. REMY.

Frontin, et je me félicite
De pouvoir dissiper l'effroi qui vous agite.

LAURENCE.

Ah! monsieur, de quel poids vous soulagez mon cœur!

St. REMY.

N'allez pas compromettre, au moins, son délateur.
Dans l'indiscret aveu que je viens de vous faire,
Ne voyez que l'effet d'une amitié sincère,
(*à part.*) C'est l'instant du sermon.

LAURENCE.

Un service aussi grand.

St. REMY.

Hélas! c'est le dernier que Saint Remy vous rend.

LAURENCE.

Comment?

St. REMY.

L'honneur m'exile, il faut que j'obéisse.

LAURENCE.

Quoi l'honneur?

St. REMY.

A Derval je dois ce sacrifice.

MARTON, (*à part.*)

Ah! je le vois venir.

LAURENCE.

Mais vraiment, je ne sais. . .

St. REMY.

Ne dissimulez point? vous m'entendez assez.
Ah! madame, un instant descendez en vous-même.
Pourquoi désespérer un époux qui vous aime,
Et si cruellement l'aigrir contre un ami?

LAURENCE.

Ah! j'entends. . . j'ai mon but, en agissant ainsi.

St. REMY.

Vous troublez son repos, son bonheur.

LAURENCE.

Il m'en coûte,
Mais il le faut.

St. REMY.

Allons, vous plaisantez sans doute.

LAURENCE.

J'en ai pris à regret la résolution.
J'exige seulement votre discrétion.

St. REMY.

Eh quoi! vous persistez?. . .

MARTON.

Vous voilà bien à plaindre.

S.-REMY.

Mettez-vous à ma place.

MARTON.

Eh qu'avez-vous à craindre?
Un coup d'épée au plus.

St. REMY.

Nous n'en viendrons pas là.
Ta maîtresse est prudente. . . elle réfléchira.

LAURENCE.

Non, je sens le besoin de vaincre ma tendresse,
Et ce plan m'est enfin dicté par la sagesse.

St. REMY, (*étonné*).

Par la sagesse?

MARTON.

Eh ! oui, monsieur, allons il faut
Que vous vous décidiez. . .

St. REMY.

A partir au plutôt.

LAURENCE.

tir ! y pensez-vous ?

St. REMY.

Oui, je me sacrifie.

MARTON.

Je ne vous croyais point tant de philosophie.

St. REMY.

Mais j'emporte avec moi l'espoir consolateur,
D'avoir su balancer Derval dans votre cœur.

LAURENCE.

Vous ?

St. REMY.

Qui ne serait fier d'une telle conquête ?

LAURENCE.

Je crois décidément que vous perdez la tête.

S. - REMY.

Quoi !....

LAURENCE.

Désabusez-vous.

MARTON, (*bas à Laurence*).

Le mettre du secret,
Serait gâter d'un mot ce que nous avons fait.

LAURENCE, (*bas à Marton*).

Non je dois dissiper une erreur ridicule.
(*à t. Remy.*) Soyez plus clairvoyant, et sur-tout moins crédule.
Vous êtes l'instrument d'une utile leçon,
Que pour notre bonheur, me prescrit la raison.
Je feins de vous aimer, on m'épie, on vous guette,
Vous êtes en un mot. . .

S. - REMY.

Une marionnette,
Qu'à son gré, par un fil, votre main fait mouvoir.

MARTON.

Hélas ! messieurs, sur vous tel est notre pouvoir.
Mais, sans doute, à présent, votre frayeur s'appaise,
Et votre conscience est enfin à son aise.

S.-REMY.

Tu m'as trompé, friponne, et du rôle d'amant,
Je retombe à celui de simple confident.

LAURENCE.

Et vous n'ignorez pas que tout voir, et se taire,
Est le premier devoir d'un confident.

S.-REMY.

J'espère,
Qu'à votre tour aussi, vous me direz pourquoi...

LAURENCE.

Vous le saurez. (*à Marton.*) Derval n'est pas rentré, je croi.
Pour finir mon portrait, l'instant est favorable,
Dépêchons-nous ; Marton, avance cette table...

MARTON.

O ciel ! monsieur Derval...

LAURENCE.

Mon époux !

MARTON.

Le voici.

(*St. Remy se hâte de serrer le portrait de Laurence, mais Derval rentre assez vite pour voir son mouvement.*)

SCENE III.

Les Précédens, DERVAL, FRONTIN.

DERVAL.

Eh bien! qu'avez-vous donc ? (*à part.*) encor ce Saint Remy!

MARTON.

Ma foi, monsieur, après l'aventure cruelle...
Que vous savez, la peur est assez naturelle.

DERVAL, (*bas à Frontin.*)

Il tenait un portrait, je m'en suis apperçu.

FRONTIN (*bas à Derval.*)

Je le crois comme vous, monsieur.

St. REMY, (*bas à Laurence.*)

. Il n'a rien vu.

LAURENCE, (*à Derval.*)

Avez-vous découvert ?...

DERVAL.

Non, j'ai perdu mes peines ;
Mes perquisitions ont toutes été vaines.

S. - REMY.

Ah ! mon pauvre Derval ! . . tu me vois pénétré..
Je me mets à ta place. . . adieu, je reviendrai. (*il sort*).

SCENE IV.

LAURENCE, DERVAL, FRONTIN, MARTON.

LAURENCE.

Quel excellent ami vous avez là !

DERVAL, (*à part.*)

J'en doute.

MARTON.

Lorsqu'il faut vous servir, monsieur, rien ne lui coûte,
Et tout à l'heure encor, si vous aviez pu voir
Son indignation, ses pleurs. son désespoir. . .

LAURENCE.

Tout ce que tu dis là, monsieur Derval le pense;
Mais en sommes-nous moins réduits à l'indigence ?

DERVAL.

Je la supporterais, si tu n'en souffrais pas.

MARTON.

Ce sentiment, sans-doute, est des plus délicats,
Mais voir au tourbillon succéder la retraite,
En jour de désespoir, changer ses jours de fête;
D'un passé séduisant garder le souvenir,
Et sous un voile noir contempler l'avenir. . .
Vous conviendrez, monsieur, que cette perspective,
Sur-tout pour une femme aimable, jeune et vive,
Comme madame et moi, n'a rien de très-flatteur.

DERVAL.

Marton, retirez-vous.

MARTON (*bas à Laurence, en s'en allant.*)

Ferme, un peu de vigueur.

LAURENCE.

A cet affreux revers, j'étais loin de m'attendre,
Et je sais, mon ami, quel parti je dois prendre.

DERVAL.

Comment ?

LAURENCE.

Chez mes parens je vais me retirer.
Oui, je veux vous laisser le tems de réparer
Une perte cruelle et qui m'est bien sensible.

DERVAL.

Ah ! ce mot pour mon cœur est encor plus terrible ;
Vous voulez me quitter dans l'état où je suis ?

LAURENCE.

Mais c'est pour adoucir le poids de vos ennuis,
Quand on souffre, une femme souvent est inportune.

DERVAL.

Une femme sensible adoucit l'infortune,
Elle mêle ses pleurs aux pleurs que nous versons,
Modère nos regrets par de douces leçons,
Et nous amène enfin, par ses soins pleins de charmes,
A chérir le malheur qui fait couler nos larmes.

LAURENCE.

Sans cesse, de vos maux, mes yeux seraient témoins,
Mon séjour près de vous doublerait vos besoins,
De mes privations souffrant plus que moi-même,
Vous gémiriez en vain. . . non, Derval, je vous aime,
Et dois vous épargner ce nouveau chagrin.

DERVAL.

Quoi ?

Vous m'aimez ? . . . quel garant ai-je de votre foi ?
Oui, depuis que l'hymen nous unit l'un à l'autre,
Laurence, comparez ma conduite à la vôtre.

Avez-vous déjà vu s'écouler un seul jour
Qui ne vous ait prouvé l'excès de mon amour ?
Tandis que m'écrasant du poids de votre empire.
Vous me refusez même un regard, un sourire,
Faveurs dont à mes yeux l'attrait serait si doux.
Ah ! Laurence, est-ce ainsi que l'on aime un époux ?

LAURENCE, (*s'attendrissant par degrés.*)
Un jour viendra peut-être, où mon ame plus tendre,
Reconnaîtra ses torts, saura mieux vous entendre,
Mais jusques-là, monsieur, à ma façon d'aimer,
Qu'elle vous plaise ou non, il faut vous conformer.
(*à part.*) De mon émotion, je ne suis plus maîtresse.
Sortons. (*elle sort.*)

SCÈNE V.

DERVAL, FRONTIN.

DERVAL.
Et voilà donc le prix de ma tendresse!
Ce dernier trait confirme enfin tous mes soupçons :
Tu le veux ? eh bien ! oui, nous nous séparerons.
Ce jour, ce même jour qui m'offrait tant de charmes,
Qui dut être marqué par de si douces larmes,
Cruelle, est le dernier que je passe avec toi.
(*il se met à écrire.*)

FRONTIN, (*à part*).
Là. . . de quoi diable me suis-je mêlé, moi ?

DERVAL.
Frontin, cours lui porter l'écrit qui me dégage.

FRONTIN.
Qui ? moi, monsieur ? jamais je n'aurai ce courage.

DERVAL, (*écrivant et attendri.*)
Adieu, Laurence, adieu pour la dernière fois...
La plume en écrivant, s'échappe de mes doigts.

FRONTIN.
Si vous voulez, avant d'envoyer cette lettre,

Laisser à vos esprits le tems de se remettre. . .
Je connais votre cœur, et je suis bien certain
Que vous renoncerez à ce fatal dessein.

DERVAL.

Jamais, jamais.

FRONTIN.

Malgré l'effet du stratagême,
Il est possible encor que madame vous aime.

DERVAL.

N'as-tu pas entendu le ton injurieux
Dont elle m'a parlé ?

FRONTIN.

J'en étais furieux.

DERVAL.

A-t-elle paru même inquiète, attendrie,
A l'aveu du duel qui menaçait ma vie?

FRONTIN.

Elle sait que pour vous un duel n'est qu'un jeu,
Et par cette raison s'en épouvante peu.

DERVAL.

Ne viens-tu pas encor de voir à l'instant même,
Dès que je suis entré, son embarras extrême !
Saint Remy s'est hâté de cacher un portrait. . .

FRONTIN.

Le vôtre apparemment qu'à madame il montrait.

DERVAL.

Quand elle croit enfin ma ruine certaine,
A-t-elle dit un seul mot qui pût calmer ma peine ?
Et loin de s'attendrir sur ma position,
N'at-elle pas parlé de séparation ?
Non, Frontin, rien ne peut excuser sa conduite.

FRONTIN.

Mais si de nos complots madame était instruite,
Et voulait, par dépit, nous punir à son tour,
D'avoir injustement douté de son amour,
Heim ?

DERVAL.

Instruite ? et par qui ?

FRONTIN.

Par Marton ; elle est fine.

DERVAL.

Je le sais, mais comment veux-tu qu'elle devine ? . .

FRONTIN.

Ah ! mon Dieu !

DERVAL.

Qu'est-ce donc ?

FRONTIN.

Ce cartel, ce matin,

Marton l'a vu ?

DERVAL.

Qu'importe ?

FRONTIN.

Elle connait ma main.

DERVAL.

Il se pourrait ?

FRONTIN.

Témoins cent poulets où mon ame
Lui peignit, l'an dernier, mon amoureuse flamme,
Elle aura babillé.

DERVAL.

Tu me trompes.

FRONTIN.

Qui ? moi ?

DERVAL.

Tu voudrais m'attendrir.

FRONTIN.

Je veux être. . .

DERVAL.

Tais-toi.

SCENE VI.

DERVAL, FRONTIN, MARTON, (*écoutant à la porte du cabinet.*)

MARTON.

Il doit se désoler. . . si je pouvais entendre. . .

DERVAL (*à part*).

Peut-être dit-il vrai ? . . . quel parti faut-il prendre ?

FRONTIN.

Déchirez cet écrit qui la tuerait.

DERVAL, (*déchirant l'écrit*).

Eh bien !

J'y consens, et je vais par un dernier moyen,
De toute sa noirceur te donner une preuve.

FRONTIN.

Bon !

DERVAL.

Ce n'est que pour toi que je fais cette épreuve,
Au moins.

FRONTIE.

Soit.

DERVAL.

Ne crois pas m'avoir persuadé.

FRONTIN.

Non, monsieur, mais enfin qu'avez-vous décidé?

MARTON, (*à part.*)

Ecoutons.

DERVAL.

Porte-lui cet écrin.

FRONTIN, (*à part.*)

Comme il l'aime !

DERVAL.

J'aurais bien mieux aimé le lui donner moi-même.

Dis que c'est un présent que lui fait St. Remy.

FRONTIN.

Je comprends. . . à l'insçu de monsieur son mari.

MARTON, (*à part.*)

A merveille.

DERVAL.

Avec soin observe son visage.
Et reviens m'informer de l'effet du message.

FRONTIN.

Je cours. . .

DERVAL, (*le retenant.*)

Encore un mot.

MARTON, (*à part*)

Oh! l'infernal projet!
Courons, courons bien vite en prévenir l'effet! (*elle rentre.*)

DERVAL, (*lui montrant une bourse.*)

Selon votre conduite, une bourse ou la porte.

FRONTIN, (*sortant.*)

Je préfere la bourse, ou le diable m'emporte!

SCENE VII.

DERVAL, (*seul.*)

Je rougis d'en venir à cette extrêmité,
Mais enfin si Frontin m'a dit la vérité,
Si Marton, du maraud connaissant l'écriture,
A de notre cartel découvert l'imposture,
Il n'est pas étonnant. . . cependant ce portrait
Dont, quand je suis venu, Saint Remy s'occupait
Le calme de Laurence et sa froideur cruelle,
A l'instant où du vol elle a su la nouvelle,
Et ce bal. . . je m'y perds, et dans ce doute affreux,
Le retour de Frontin peut seul m'ouvrir les yeux.
Ah! je l'entends.

SCÈNE VIII.

DERVAL, FRONTIN. (*il a l'air consterné.*)

DERVAL.

Eh bien!

FRONTIN.

Ah! monsieur, c'est horrible.

DERVAL.

Comment! l'écrin ? . .

FRONTIN.

Hélas! on a paru sensible....

DERVAL.

Qu'a-t-elle dit enfin, au nom de Saint Remy ?

FRONTIN.

Qu'on ne refusait rien de la main d'un ami.

DERVAL.

La perfide!

FRONTIN.

Elle vient; voyez quelle parure!

DERVAL.

Sachons jusqu'où son cœur peut pousser l'imposture.

SCÈNE IX.

Les précédens, LAURENCE (*parée de diamans*), MARTON.

MARTON, (*bas à Laurence.*)

Ferme! un dernier effort, la victoire est à nous.

LAURENCE.

Ah! vous voilà Derval ?

DERVAL.

Mon dieu! que de bijoux!

LAURENCE.

Je viens de recevoir cet aimable message.

Comment le trouvez-vous? magnifique, je gage.

MARTON.

Ah! que ne me fait-on d'aussi riches présens?

DERVAL.

Il faut, sans plus tarder, rendre ces diamans.

LAURENCE.

Les rendre? et pourquoi donc? quand on me les adresse
Avec autant de grace et de délicatesse?

MARTON

D'ailleurs, monsieur, à qui renvoyer ce cadeau?
Puisque notre galant garde l'incognito?

DERVAL.

Laurence le connaît.

LAURENCE.

Moi, monsieur?

DERVAL.

Oui, madame.
Quelqu'attrait qu'à briller trouve une jeune femme,
Vous auriez refusé cet hommage indiscret,
Si vous n'aviez connu celui qui vous l'offrait.

LAURENCE

Oui, vous avez raison... Dirai-je plus, encore,
C'est un homme charmant que j'aime, que j'adore;
Et si vous n'étiez pas encore mon époux,
Ma main serait le prix d'un présent aussi doux.

DERVAL.

C'en est trop; apprenez....

LAURENCE

Voulez-vous le connaître?
Vous trouverez son nom au bas de cette lettre,
Où son cœur ingénu s'expliquant sans détour,
Me jure, à chaque mot, le plus constant amour.
En reconnaissez-vous le style et l'écriture?

MARTON, (*à part.*)

Bon! sa lettre au cher oncle.

DERVAL.

O ciel! ma signature!

MARTON.

Point de grace, monsieur, tuez-moi ce rival.

FRONTIN, (*à part.*)

Nous aurons eu, je crois, plus de peur que de mal.

MARTON.

Notre fidélité vous ennuyait; j'espère
Que nous avons trouvé le moyen de vous plaire.

DERVAL.

Cette lettre, en effet, peut vous justifier,
Cependant mon cartel. . .

LAURENCE.

N'a pu nous effrayer:
Monsieur Frontin n'est pas un terrible adversaire.

DERVAL.

La perte de mon bien. . .

LAURENCE.

N'étant qu'imaginaire,
N'a pas dû me causer une vive douleur.

MARTON.

Le fidèle Frontin fut votre délateur.

FRONTIN.

Du prétendu voleur on me croyait complice,
Mon cher maître, et ma foi. . . la peur de la justice. . .

DERVAL.

Ta froideur n'était donc? . .

LAURENCE.

Qu'un innocent détour
Que pour mieux te fixer m'a suggéré l'amour;
Je voulais être aimée, et la moindre caresse
Pouvait, en un instant, me ravir ta tendresse.
Je tremble même encor de te désabuser,
Mais il m'en coûtait trop de te voir m'accuser.

DERVAL, (*ici St. Remy paraît.*)

Je tombe à tes genoux, ô ma chère Laurence...
Oui, tu peux désormais compter sur ma constance;
Aux pleurs que j'ai versées, à mon cruel effroi,
J'ai connu tout l'amour qui m'enflammait pour toi. . .
Tu viens, pour le doubler, d'armer ma jalousie,
Et tes vertus sauront le fixer pour la vie.

SCENE X et dernière.

Les mêmes, St. REMY.

S.-REMY.

A la bonne heure donc! . . touche là, mon ami,
Je vois que parmi vous le calme est rétabli. . .

DERVAL

A propos, ce portrait qu'on a fait disparaître. . .

St. REMY, (*lui donnant le médaillon.*)

Je te l'apporte.

DERVAL, (*le regardant.*)

Eh quoi! . .

FRONTIN.

Ma maitresse!

MARTON.

Et mon maître!
Comme ils sont ressemblants!

LAURENCE.

Ami trop généreux!...

S.-REMY.

C'est demain votre fête, et chacun de vous deux,
Par le plus doux accord, ayant eu la pensée
De s'offrir pour bouquet son image tracée,
L'amitié consacra l'ouvrage de l'amour,
Et voulut, comme lui, vous unir à son tour.

DERVAL.

Et moi qui, soupçonnant un ami si fidèle,
Ai voulu ce matin. . .